

**Discours de Madame Hélène Conway-Mouret, ministre déléguée
chargée des Français de l'étranger, à l'occasion de la remise du
prix Edgar Faure de littérature politique 2012
(Sénat, 4 décembre 2012)**

Monsieur le Président,
Mesdames, messieurs,
Mes amis,

Nous avons tous un Panthéon.

Un séjour de trente ans en Irlande a peuplé le mien de sons et de couleurs qui ne sont pas ceux du Jura.

On y croise l'ombre du général de Gaulle sur les plages d'Heron Cove y trouvant ce qu'il y cherchait, l'ombre de lui-même. L'on y entend les poèmes de Yeats décrivant « les roses du Monde » :

« Who dreamed that beauty passes like a dream
For these red lips, with all their mournful pride”.

Ce panthéon comprend le dépit de Joyce pour qui l'Irlande ne cesse d'être ce pays que Dieu destine à être l'éternelle caricature du monde sérieux. Il comprend aussi la persécution d'Oscar Wilde et les invocations celtes de Swift, la chevelure de Michael Higgins et

l'odeur douce et amère à la fois de la Guinness dans les rues de Dublin un soir d'automne.

Mais j'ai beau chercher, je n'y trouve ni l'accent de Narbonne, ni les échos des cours de russe de l'INALCO. Je n'y trouve ni l'éloquence d'un avocat de 20 ans ou la mesure d'un Président de 60, je n'y trouve ni l'homme d'un duel, ni le bachelier de 15 ans.

Et pourtant, à bien y chercher, je crois partager avec Edgar Faure dont la mémoire nous réunit ce soir, quelques éléments de ce qui fait un esprit sensible et libre, ambitieux et drôle.

Je crois partager avec lui, un grade, une lumière et un taureau.

Un grade

Grâce à René Weilt et aidé par une tachycardie accentuée, Edgar Faure fit sa drôle de guerre à la Censure. Il finira colonel. Ce service sans danger est aussi un service sans photo. On ne possède pas d'images de lui en militaire à l'inverse d'un Mendés France, magnifique dans son uniforme de lieutenant d'aviation ou d'un François Mitterrand posant au milieu de ses compagnons du 23^{ème} régiment d'infanterie coloniale.

Une photo pour attester d'un patriotisme

Et pourtant.

A l'instant où un chef d'Etat-major de l'armée de l'air me conféra en juillet dernier le grade de colonel dans la réserve citoyenne et le réseau ADER, je ressentis l'importance de cette nomination. L'affirmation symbolique qu'il me fallait consacrer du temps à la Nation.

On pourrait également sourire de ce colonel de bureau. Mais son patriotisme se révéla pas dans son dénuement sincère comme contre interrogateur de Ribbentrop et procureur général adjoint du tribunal militaire international de Nuremberg. Ces quelques mois au contact des hommes, des actes et des idées les plus abjects de ce que l'Europe a pu enfanter valaient plus que tous les uniformes pour attester symboliquement de son attachement intime à une foi dans l'homme comme dans la République.

Cet attachement, je le partage.

Une lumière ensuite. Une ou trois d'ailleurs ?

Quittant la rue de Rivoli et le Ministère des Finances pour le Quai d'Orsay et « ce petit monde qui ne vit que dans la symbiose avec le

Grand univers », Edgar Faure relève dans ses Mémoires qu'il y fut avant tout sensible à la lumière de son bureau.

Ni aussi spacieux que le salon du Perroquet conservé par l'europhile Roland de Moustier, ni aussi élégant que l'appartement de la Reine dont j'ai pu apprécier quelques semaines durant la « beauté sobre », il bénéficia du bureau du Ministre, au rez de chaussée.

Il y fit immédiatement déplacer sa table de travail pour bénéficier de la lumière du jardin, par la ... gauche ! Je sais le charme de ces fenêtres ouvertes sur un jardin à la française qui laisse de dessiner l'ombre de l'Hôtel de Lassay qu'Edgard Faure n'allait pas tarder à rejoindre. Cette symétrie qui repose l'esprit.

Lumière commune aussi que celle de l'Algérie.

Née à Bône, je suis toujours sensible à cette chaleur douce que l'exilé d'Algérie partagea avec le Général de Gaulle pendant la seconde guerre mondiale ; cet attachement pour une terre et une histoire qui me sont chères et que je retrouverai dans quelques semaines.

Lumière surtout que celle que l'éducation permet d'éveiller dans l'esprit des hommes libres.

Universitaire, linguiste, membre d'une chaire UNESCO à la Sorbonne, je devine ce que l'éducation a pu représenter pour Edgard Faure. Et cet agrégé de droit romain et d'histoire du droit laisse deviner que son grand ministère de 1968 a pu être contrebalancé par la présidence de la commission sur le développement de l'éducation auprès de l'UNESCO qui le suivra. Il s'y fit d'ailleurs symboliquement remettre son épée d'académicien.

L'enseignement, la recherche, le plaisir de l'échange, cette perception que le mouvement de la vie ne va pas vers l'immobile conduisent aisément à la politique. Ce mouvement éclairé, nous le partageons.

Un taureau enfin.

Le Panthéon d'Edgard Faure pourrait sembler n'être qu'un bestiaire.

On y trouverait pêle-mêle le serpent et la tortue des rives opposées du Yang Tse Kiang et qui, reproduit sur son épée d'académicien, exprimaient son attachement à l'Orient, à sa philosophie, à sa civilisation ou l'écoulement du temps.

On y trouverait un ours.

L'ours russe ;

l'ours de ce voyage de noce avec Mendès en Russie en 1931 ;

l'ours de son amitié sincère avec Zemianov ou avec l'ambassadeur russe à Paris, Vinogradov qui le protégera de l'OAS ;

l'ours sans lequel il pensait qu'aucune paix durable ne pouvait être pensée en Europe

Une gazelle, celle de l'Atlas et du désert aussi.

Cette gazelle qui symboliserait son attachement à l'Afrique du Nord ; à cette Tunisie où je serai dans quelques semaines et dont il lance l'indépendance en 1952, au Maroc où il organise l'indépendance dans l'interdépendance et le retour d'exil du sultan Mohamed V.

Mais si ce bestiaire m'est familier c'est surtout par la présence de la « déesse au taureau ».

On attache à la recherche d'Europe par son frère Cadmos alors que celle-ci venait d'être enlevée par Zeus transfigurée en taureau, la fondation des principales villes du bassin méditerranéen.

Cette « déesse » n'a jamais cessé depuis lors de symboliser une mémoire historique, économique et culturelle commune aux

civilisations du Proche-Orient puis aux régions d'Occident, appelées par la suite « Europe ».

Cette histoire, en souvenir peut-être des heures de novembre 45 à octobre 46 où il eut à entendre Martin Bormann, Wilhelm Frick ou Hermann Göring a commandé l'action essentielle me semble-t-il de la vie d'Edgard Faure, son engagement en faveur de l'Europe.

De la conférence de Messine à la présidence du Groupe des six, il n'a de cesse de reprendre à son compte les combats de celui auquel il succèdera au 18^{ème} fauteuil de l'Académie., André François-Poncet.

D'une Europe en guerre dont il n'avait pu empêcher le suicide depuis Berlin puis Rome, ce dernier dénonçait – lui qui était devenu président du conseil français du mouvement européen - la tentation ruineuse d'une France isolée dans une Europe aveugle. Il demandait juste que l'on mette un peu d'Europe là où il n'y en a pas et que l'on en mette davantage là où il y en a un peu. Poncet, ajoutait Faure, gardait la foi et la répandait sans relâche. Nous savons qu'il avait raison. Nous espérons qu'il aura raison.

Si vous n'avez pas d'opinions politiques, prenez donc les miennes disait Edgar Faure. Elles sont, en cette matière, mes amis, aussi les siennes.

Ma proximité avec Jean Monnet me rend sensible à l'homme qui porta l'Europe sur les fonds baptismaux et qui baptisa la grande arche de la Fraternité. Il préférait constamment la négociation pour l'entente et la paix et détestait le conflit. Un conflit disait-il est généralement plus onéreux que la mesure, même onéreuse, qui permet de l'éviter et toute brouille est un échec.

C'est cette leçon que votre prix vient nous rappeler monsieur le Président. La littérature politique comme l'engagement qu'elle révèle a cet objet essentiel : révéler que la politique a aussi pour objet de préserver l'harmonie de la société.

Je vous remercie